

# L'Anthropologie américaine et le diffusionisme de P. Laviosa Zambotti

PAR

JUAN COMAS

Université Nationale du Mexique

---

La professeur de palethnologie de l'Université de Milan, est l'auteur d'un livre que nous avons eu l'occasion de connaître il y a très peu de temps dans sa version française de 1949 <sup>(1)</sup>.

Elle nous dit de son ouvrage: «c'est la première tentative que soit faite pour démontrer le monogénisme de la civilisation agricole universelle en se servant d'une méthode historique bien définie» (p. 7); et dans la Préface nous lisons que «il s'agit d'un essai d'explication vigoureux et très bien articulé, à partir d'un seul centre de diffusion, de toutes les formes de cultures, si bien celles de la préhistoire, de la protohistoire, et de l'histoire ancienne, que celles des peuples «primitifs» qui vivent encore de nos jours au niveau ethnographique» (p. 1).

Le fait qu'une décade se soit écoulée depuis sa publication initiale et que d'autre part les écoles ethnologiques diffusionnistes et anti-diffusionnistes ont été analysées et discutées à satiété, sans que toutefois un accord ait été établi entre les partisans extrémistes de l'une et de l'autre théorie, serait un prétexte suffisant pour ne pas nous occuper de ce livre, si nous n'avions une raison spéciale de le faire, à savoir: l'attitude de l'auteur, vis à vis des anthropologues américains et l'opinion qu'en bloc elle nous accorde.

Examinons à titre d'exemple, parmi beaucoup d'autres, quatre cas prouvant que LAVIOSA ZAMBOTTI soutient des affirmations erronnées, qui manquent de comprobatation et même sont ouvertement contradic-

---

<sup>(1)</sup> *Origini e diffusione della civiltà.* — 1947. — Traduction française: *Les origines et la diffusion de la civilisation.* Payot, editeur. Paris, 1949. — 460 p. Toutes les citations se réfèrent à l'édition française.

toires, enlevant de ce fait une grande valeur à sa conception culturelle diffusionniste monogéniste.

1) Se référant au processus évolutif humain, elle nous dit: «C'est vers la fin du Tertiaire que ceux-ci [les singes anthropomorphes] paraissent sur notre planète» (p. 82). L'erreur est évident, si par fin du tertiaire nous entendons sa dernière période, c'est à dire, le pliocène; dans n'importe quel ouvrage de paléontologie il est aisé de lire que plusieurs familles et genres d'anthropomorphes fossiles existaient depuis des époques antérieures de plusieurs millions d'années; par exemple: le Propithecus de l'oligocène; le Pliopithecus, le Dryopithecus, le Limnopithecus, le Sivapithecus, le Proconsul, depuis le miocène, etc. (1).

«Au début du pléistocène la forme humaine révèle des caractéristiques qui ne la distinguent pas absolument des singes anthropomorphes. Le Pithécanthrope de Java en semble une preuve par la calotte cranienne et la dentition que nous en possédons» (p. 84).

Nous ne concevons pas comment une telle affirmation peut se faire. Du point de vue «humaine» ou «préhumaine», la différence ostéologique du pithécanthrope par rapport aux singes anthropomorphes est évidente; il suffit de rappeler ici la capacité moyenne des quatre calottes craniennes de pithécanthrope (et non une) connues déjà en 1945, pour rejeter cette soi-disante égalité absolue de caractères à laquelle on fait allusion (2).

2) Traitant le problème de l'influence du milieu, nous trouvons les affirmations suivantes: «La forêt tropicale... provoque des phénomènes de nanisme. Nommons les Vedda de l'Inde ou les Pygmées d'Afrique tropicale»... «Le crâne large et court (brachycéphalie)... semble représenter, lui aussi, un phénomène de convergence déterminée par l'analogie du milieu plutôt que la caractéristique d'un groupe racial déterminé», «...à notre avis l'action stimulante du milieu est un facteur déterminant dont il faut, en tout cas, tenir compte»... «parmi les phénomènes liés au milieu tropical, citons... le nez large à dos concave (platyrhinie)» (pp. 31-32).

---

(1) BOULE, M. — *Les Fossiles*. Paris, 1935; pp. 804-807. WEINERT, H. — *L'homme préhistorique. Des préhumains aux races actuelles*. Paris, 1939; pp. 30-46. MONTANDON, G. — *L'homme préhistorique et les préhumains*. Paris, 1943; pp. 291-317. Nous nous référons uniquement à des publications antérieures à 1945, considérant que LAVIOSA ZAMBOTTI publia son livre en 1947.

(2) WEIDENREICH, F. — *The Puzzle of Pithecanthropus. Science and Scientists in the Netherlands Indies*, pp. 380-90. — New York, 1945.

Nous ne croyons pas qu'il existe des faits pouvant soutenir pareille croyance; bien au contraire. Comment expliquer alors, par le simple déterminisme géographique, la convivence en Afrique tropical, de ces pygmées de petite taille, avec des groupes de nègres de taille moyenne, sinon haute? C'est un fait bien connu que les negrilles africains forment des îlots au milieu d'un habitat nègre. Et que penser de la taille des Nambiquara et Carajá (mesurant 162 cm et 168 cm) tribus qui habitent la forêt tropicale brésilienne?

Si c'est l'action stimulante du milieu qui règle la forme du crâne, la convivence en un même habitat équatorial de brachycéphales (pygmées) et dolicocephales (nègres) serait aussi inexplicable et nous pourrions citer encore bien d'autres exemples.

Quant à l'indice nasal, le même argument reste valable. Quel serait, par exemple, l'explication possible de l'hyperplatyrhinie (indice allant jusqu'à 102.0) des boschimans qui habitent dans des régions clairement éloignées du milieu tropical, tel le désert de Kalahari, parallèle 25 de l'hémisphère sud? Ou encore la variété des valeurs de l'indice nasal allant de la leptorhinie à la platyrhinie, de diverses tribus qui habitent la zone tropicale américaine?

Non pas que nous voulions nier l'influence du milieu, dans son sens plus large, en ce qui concerne la conformation somatique humaine; nous avons à ce sujet clairement établi notre point de vue au moment opportun <sup>(1)</sup>. Mais le déterminisme du à l'influence du milieu, tel que le présente LAVIOSA ZAMBOTTI est du pur lamarckisme; aucun biologiste et moins encore anthropologue ne peut aujourd'hui l'accepter, étant données les observations et expériences dont on dispose.

3) En ce qui concerne le peuplement de l'Amérique, l'auteur admet que l'élément le plus archaïque est représenté par les crânes de Punin et Lagoa Santa avec des «traits typiquement australoïdes» et «même une variété mélanésienne» (p. 122), ajoutant à la page suivante: «nous ignorons encore la porte d'entrée empruntée par ce substrat archaïque».

C'est à dire que pour LAVIOSA ZAMBOTTI le peuplement du Nouveau-Monde se fit par divers groupes humains, thèse contraire à celle de HRDLICKA qui croyait uniquement à des immigrations mongoloïdes arrivées par le Détroit de Behring. N'empêche que notre auteur n'hésite pas à recourir au témoignage du créateur de l'*American Homotype*,

---

<sup>(1)</sup> COMAS, JUAN — *Manual de Antropologia Física*, México, 1957, pp. 85-91 et 155-61.

pour nous dire qu'elle adopte son point de vue «d'après lequel aucune découverte préhistorique ne remonterait plus haut que le néolithique» (p. 123).

Nous comprenons fort bien le désir d'accumuler des témoignages essayant de prouver que le peuplement de l'Amérique est un fait relativement récent, car seulement de cette façon sa thèse de diffusionisme monogéniste trouve un ajustement chronologique; il y aurait autrement un décalage inexplicable.

Mais ce qui nous paraît inadmissible est: a) qu'un livre publié en 1947 s'appuie sur le témoignage de HRDLICKA, vieux de 30 années, oubliant ou méconnaissant toutes les recherches faites et publications parues durant trois décades sur un sujet aussi passionnant; b) qu'en plus l'auteur ne transcrit pas la véritable opinion de HRDLICKA à ce sujet, ce dernier disant: «All this leads to the strong presumption that the beginning of migration into America did not take place before the time of the European neolithic period, which, reduce to years, would be somewhere between ten thousand years ago and the dawn of the historic period in the Old World» (1).

Il est évident que pour l'anthropologue de Washington une antiquité de 10.000 ans, concernant l'arrivée des premiers mongoloïdes en Amérique était possible. Mais il semble plus prudent à LAVIOSA ZAMBOTTI de supprimer la citation complète, évitant ainsi une contradiction évidente avec ce qu'elle nous avait dit auparavant au sujet des chasseurs de rennes et de bisons des régions asiatiques arctiques et subarctiques qui se sont ouverts «à travers la Sibérie du nord-est, un chemin vers l'Amérique. Une fois sur le continent américain, c'est-à-dire, à notre avis pas avant le second millénaire avant J. C....» (p. 38). Autrement dit elle donne plus ou moins l'an 2.000 avant J. C. comme début de l'émigration des mongoloïdes d'Asie vers l'Amérique.

L'examen le plus sommaire des investigations faites jusqu'en 1945 et avancées par la paléontologie et l'archéologie américaines, donne, même en considérant les calculs les plus pessimistes des dates incontestables, prouvant l'existence de l'homme en Amérique du Nord, plus ou moins 10.000 ans avant J. C. (2).

---

(1) HRDLICKA, A. — The Genesis of the American Indian. *Proceedings of the Nineteenth International Congress of Americanists, held at Washington, december, 1915*; pp. 559-68. — Washington, 1917 (La citation se trouve p. 566).

(2) MARTINEZ DEL RIO, P. — *Los Orígenes americanos*, México, 1943; pp. 170-218.

Les découvertes postérieures et les nouvelles techniques de déterminations chronologiques, surtout celle du  $C_{14}$ , non seulement ont confirmé cette date, mais ont reculé encore plus le moment de l'apparition de l'homme en Amérique, tant septentrionale que méridionale.

4) Voyons maintenant les données qu'adopte notre auteur pour expliquer, par le seul mécanisme diffusioniste, la présence de la culture agricole en Amérique:

«Centres créateurs et moteurs *primaires* donnant naissance à des centres *derivés*»... «Ces centres *secondaires* sont, naturellement, plus récents que les centres *primaires* dont ils sont issus et ils peuvent à leur tour être à l'origine des centres moteurs *tertiaires* dotés de caractères chronologiques plus récents que les *secondaires* et à fortiori que les *primaires*» (p. 27).

Le Proche-Orient voit surgir la civilisation agricole «dans les régions baignées par le Nil et par l'Euphrate». Le centre babylonien-élamite s'étendra «peu à peu vers le Beloutchistan, l'Hindoustan et les territoires transcaspiens». Depuis l'Asie centro-meridional le courant agricole parvient «sans doute par le bassin du Tarim, jusqu'en Chine et donne naissance sur l'Hoang-Ho à un autre foyer dérivé de culture; centre agricole très important et constituera l'épicentre de rayonnement de tous les territoires de l'Extrême-Orient, du Pacifique et des Amériques» (pp. 40-41).

La civilisation agricole du centre primaire élamo-babylonienne fleurit dans la première moitié du IV<sup>e</sup> millénaire avant J. C. (pp. 50 et 176).

«Le passage d'une culture, de son épicentre primaire à un épicentre secondaire, implique donc un temps considérable» (p. 53). Idée énoncée plusieurs fois: «Il est évident qu'un cycle culturel demande du temps — un temps énorme lorsque sa diffusion est œcuménique — pour prendre possession des aires où nous le trouvons successivement installé» (p. 73); «...les centres de la plus lointaine périphérie, ont fait leur apparition, le plus souvent, alors que les épicentres de genèse étaient déchus depuis des millénaires» (p. 74); «...encore une fois, c'est dans les aires marginales extrêmes que le flux d'expansion parvient en dernier lieu, parfois même avec un très grand retard» (p. 77).

«Nous avons retenu, comme centres primaires de la genèse de la civilisation agricole, les cultures d'Obeid-Eridu de Babylonie, Elam et Mesopotamie» (p. 201).

La culture d'Anau, dans la région de Merv (Turkmenistan), et celle de l'Indus «pourraient retarder d'un millénaire, sinon plus, sur la

culture babylonienne-élamique» (p. 209). Ceci la situerait à peu près vers le milieu du III<sup>e</sup> millénaire, soit 2,500 a. J. C.

«Le fleuve jaune ou Hoang-Ho est appelé à nouer autour de lui tout le système culturel de l'Extrême-Orient asiatique fondé sur l'agriculture» (p. 265).

Parlant de la chronologie de cette civilisation de Hoang-Ho on nous dit: «la première civilisation agricole n'a pas pu y fleurir beaucoup avant la première moitié du second millénaire avant J. C.» (p. 282). Donnée confirmée à la p. 315 où l'on peut lire que «les ferments de la culture agricole arrivent en Chine entre 2000 et 1500 avant J. C.».

D'autre part, depuis l'Inde le courant agricole rencontre «dans l'Indochine une voie largement ouverte à son expansion»; et «la région d'au delà du Gange et plus proprement la Birmanie, constitue le terrain naturel de rencontre des deux courants agricoles: celui qui provient de la Chine (Hoang-Ho) et celui qui arrive par l'Inde continentale» (p. 315).

La plus ancienne culture agricole indochinoise est celle de Somrong-Sen (Cambodge), dérivation périphérique de celle de l'Hoang-Ho, «établie en Indochine avec un retard de plusieurs siècles sur son centre de genèse chinois» (p. 325), «probablement autour de 1000 avant J. C.» (p. 334).

«La plus ancienne civilisation agricole indonésienne doit être regardée comme une dérivation directe de la civilisation indochinoise» (p. 338).

C'est ici que nous découvrons une sérieuse contradiction dans la chronologie établie par LAVIOSA ZAMBOTTI pour expliquer la diffusion de l'agriculture depuis le centre primaire babylonien-élamite jusqu'aux régions marginales, passant par les centres secondaires et tertiaires. En effet, ayant supposé que l'agriculture indonésienne est une dérivation de l'indochinoise et ayant fixé l'antiquité de celle-ci — comme nous venons de l'indiquer — quelques 1.000 années avant J. C., il n'est pas admissible qu'elle arriva au centre indonésien vers la fin du II<sup>e</sup> millénaire (p. 338), étant donné que le principe de base du système diffusioniste de LAVIOSA ZAMBOTTI est, nous le répétons, que: «un cycle culturel demande du temps — un temps énorme lorsque sa diffusion est océanique — pour prendre possession des aires où nous le trouvons successivement installé» (p. 73). Mais continuons plus avant: «la culture agricole mélanésienne» tire son origine de «la plus ancienne culture agricole chinoise de l'Hoang-Ho et surtout de la culture indochinoise de Somrong-Sen» (p. 342), mais également de celle de l'Indonesie

(p. 345); et ajoute quant à la chronologie «la civilisation agricole mélanésienne est très récente et en tout cas pas antérieure à la datation approximative que nous avons proposée pour la civilisation indo-chinoise de Somrong-Sen qu'elle suppose» (p. 345).

Une fois de plus l'auteur oublie dans ces paragraphes son principal argument diffusionniste, étant donné que pour le maintenir d'accord avec ce qu'elle a plusieurs fois répété (pp. 53, 73, 74, 77), l'étape agricole en Mélanésie a dû apparaître plus tard, pour le moins quelques siècles après celle d'Indonésie et il en est de même en ce qui concerne Somrong-Sen (Indochine). Quant au début de l'agriculture en Amérique, elle affirme qu'il n'y a pas «l'ombre d'un doute sur la dépendance culturelle du milieu amazonien décrit par rapport au milieu insulaire du Pacifique et particulièrement au milieu néomatriarcal indonésien-mélanésien»... «La culture agricole indonésienne-mélanésienne de l'Amazonie a dû être apportée par des noyaux des navigateurs de souche mongoloïde qui ont traversé le Pacifique» (p. 348). «L'établissement de la culture amazonienne en Amérique est sûrement postérieur à la formation de la culture mélanésienne, de même que celle-ci est postérieure à la culture indonésienne et indo-chinoise». Et bien qu'elle confesse «il serait risqué de proposer des dates», le fait est qu'elle les propose: «...tout ce vast mouvement périphérique à travers le Pacifique ne saurait remonter au delà du plus ancien âge méditerranéen du fer et qu'il peut être plus ou moins synchrone et postérieur à 1000 av. J. C.» (p. 349).

Nous voyons nettement la confusion et la contradiction chronologique dans laquelle tombe LAVIOSA ZAMBOTTI à partir du centre tertiaire de Somrong-Sen (Indochine), en soutenant, d'une part que les cultures agricoles d'Indochine, Indonésie, Mélanésie et Amazonie apparaissent dans cet ordre et dérivent les unes des autres, et en même temps leur assigne à toutes une antiquité d'environ 1.000 ans avant J. C.

Il est évident que lorsqu'en 1945-46 la docteur LAVIOSA ZAMBOTTI écrivait son livre, elle méconnaissait ou ignorait consciemment, une énorme série de travaux, résultat de recherches sur le terrain, qui pour l'Amérique étaient déjà en contradiction avec sa thèse imaginaire, voulant que l'agriculture du Nouveau-Monde soit un produit exclusif d'un processus diffusionniste originaire du Proche-Orient asiatique, avec des étapes intermédiaires en Perse, Chine, Indochine, Indonésie et Mélanésie, jusqu'à arriver à la région amazonienne; tout cela ayant eu lieu entre 3.500 et 1.000 ans avant J. C.

Les études, entre beaucoup d'autres, de O. F. COOK (1937), J. H.

KEMPTON (1936), E. D. MERRILL (1933), H. J. SPINDEN (1928), N. I. VAVILOV (1931), P. WEATHERWAX (1936) avaient déjà démontré, bien avant 1945, que l'agriculture était un élément culturel autochtone de l'Amérique qui eut ses origines entre 4000 et 2500 ans avant J. C. <sup>(1)</sup>; vraisemblablement la première date est exagérée, mais les investigations postérieures concernant la détermination chronologique à base du C<sub>14</sub> donnèrent des dates indiscutables «montrant qu'il faut assigner une antiquité minimum de 3.000 ans avant J. C. aux débuts de l'agriculture sur ce continent» <sup>(2)</sup>.

Est arrivé le moment d'éclaircir ce qui a été dit au début: le motif qui justifie ce bref essai critique, est le concept, bien peu favorable que LAVIOSA ZAMBOTTI a des anthropologues américains. À savoir:

«Les civilisations aristocratiques du Mexique et du Pérou, connues respectivement sous le nom de civilisations des Mayas, des Aztèques et des Incas, ne représentent plus le déconcertant mystère archéologique et anthropologique qui a fait délirer tant de chercheurs passionnés, il y a quelques dizaines d'années. — L'étude des civilisations précolombiennes a atteint aujourd'hui, en Amérique, un stade de progrès notable. À part l'opposition où s'entête la science américaine, malgré les preuves incontestables en sens contraire, aux courants venus du Pacifique et son hostilité à reconnaître l'influence médiate de la Méditerranée orientale et du Proche-Orient sur le développement des civilisations aristocratiques amérindiennes. *Cette mentalité des savants américains tient, d'après nous, à leur manque de rapports directs avec le monde classique et préclassique méditerranéen et à un isolationisme assez naturel chez l'habitant du Nouveau Monde*» (p. 411).

Cela nous semble d'une légèreté totalement injustifiable que la distinguée professeur de l'Université de Milan, attribue le supposé anti-diffusionisme des anthropologues américains à leur «isolationisme» et à la méconnaissance des cultures méditerranéennes, du monde classique et préclassique. Je rejette également cette opposition outrancière, cette hostilité dont elle nous accuse en bloc, «malgré les preuves incontestables», à reconnaître l'influence médiate de la méditerranée orientale dans la culture précolombienne.

---

<sup>(1)</sup> MARTINEZ DEL RIO, P. — *Los Orígenes Americanos*. México, 1943; pp. 259-71.

<sup>(2)</sup> ARMILLAS, PEDRO — *Cronología y periodificación de la historia de la América Precolombina*. *Cahiers d'Histoire Mondiale*, vol. III, N.º 2, pp. 463-503. — Neuchâtel, 1956.

Nous venons donc de voir, que la docteur LAVIOSA ZAMBOTTI, vraisemblablement à cause même de son « isolement » ou parce qu'elle méconnaissait les travaux les plus récents, non seulement concernant les cultures d'Amérique mais aussi d'autres sujets par elle cités dans son livre, établit sa thèse se basant sur des arguments non pas toujours en accord avec la réalité.

Je ne pense pas que des positions extrêmes du diffusionisme et de convergence, afin d'expliquer l'origine des cultures du Nouveau Monde, aient sur notre Continent et dans l'actualité, de vrais représentants, mais personne ne songerait à nier ou rejeter totalement l'une ou l'autre.

C'est, que les faits démontrent que les éléments, les complexes et les traits culturels peuvent — et c'est ce qui se passe en réalité — se transmettre par les deux procédés, c'est à dire, que dans certains cas ils se doivent au diffusionisme et dans bien d'autres il s'agit d'inventions ou de découvertes indépendantes et convergentes.

Pour terminer nous citerons quelques lignes du Prof. R. BIASUTTI qui confirment notre point de vue a ce sujet: « I fenomeni di convergenza sono pure innegabili; noi, che li abbiamo invocati piu volte per giustificare la distribuzione attuale di certi caratteri fisici dell'uomo, non potremmo certamente rifiutarli per i souoi prodotti culturali » (1).

México, decembre 1957.

#### SUMMARY

In this article Dr. J. COMAS reviews and examines four points presented in the work of Dr. LAVIOSA ZAMBOTTI, published in 1947 (French edition 1949): namely, hominid evolution; the total and decisive influence of geographic determinism in human somatology; the chronology of the peopling of America; and the thesis of monogenistic diffusionism as an explanation of the presence of agriculture in the New World since 1,000 B. C., proceeding from the Near East, where it began some 3,500 years B.C. In reviewing the four points listed here and chosen merely as an example, the author offers demonstrative arguments and proofs that Dr. LAVIOSA ZAMBOTTI makes clearly erroneous affirmations, without any basis in actual observation or experimentation.

Dr. COMAS chose to review this work of LAVIOSA ZAMBOTTI, although published over ten years ago, in order to refute the tone and manner in which the professor of the University of Milan expresses herself with regard to her American colleagues.

In an effort to justify the strong opposition displayed by American anthropologists to her diffusionist thesis, Dr. LAVIOSA ZAMBOTTI says, and we quote:

---

(1) *Le Razze e i Popoli della Terra*, volume primo, p. 700. — Torino, 1953.

«In our opinion, this mentality of the learned Americans is due to lack of direct contacts with the classic and pre-classic Mediterranean world, and to an isolationism, sufficiently understandable in inhabitants of the New World».

JUAN COMAS expresses surprise at such an absurd and unjustified generalization, which is totally misleading. Apparently in the opinion of the eminent professor of the University of Milan, American anthropologists are benighted, isolated beings, lacking any knowledge of what occurs outside of their own boundaries; even though it comes within their own field.